

RENCONTRE



De la Folie de Rameau dans « Platée » à Jenufa de Janacek, elle a incarné les héroïnes les plus atypiques du répertoire. En 2013, elle mettra en scène des « Dialogues des Carmélites » de Poulenc, dirigera de jeunes chanteurs à l'Opéra-Comique, sera la Salomé de Strauss tout en rêvant de Wagner...

Par **Philippe Venturini**



En 1999, Mireille Delunsch est Poppée à Aix dans « L'Incoronazione di Poppea » de Claudio Monteverdi. Photo E. Carecchio



SON ACTUALITÉ

« **Dialogues des Carmélites** » de Francis Poulenc, au Grand Théâtre de Bordeaux, du 8 au 16 février (Tél. : 05 56 00 85 20, www.opera-bordeaux.com). Mise en scène.

« **Salomé** » de Richard Strauss, au Grand Théâtre de Bordeaux, du 21 au 29 mars. Rôle-titre.

« **Cendrillon** » de Pauline Viardot, à l'Opéra-Comique (Tél. : 08 25 01 01 23, www.opera-comique.com), les 17, 18 et 19 avril. Direction musicale.



SES DATES

1962 naissance à Mulhouse
1999 Poppée dans « Le Couronnement de Poppée » au Festival d'Aix-en-Provence.
2003 Violetta dans « La Traviata » de Verdi au Festival d'Aix-en-Provence.
2007 Première mise en scène, « La Mort de Cléopâtre » de Berlioz et « La Voix humaine » de Poulenc au Grand Théâtre de Bordeaux.
2007 Rôle-titre dans « Louise » de Charpentier à l'Opéra Bastille.
2010 Rôle-titre de « Jenufa » de Janacek au Grand Théâtre de Bordeaux.
2011 Valentine dans « Les Huguenots » de Meyerbeer à Bruxelles puis à Strasbourg.

Sa Violetta (« La Traviata » de Verdi) a fait pleurer le public d'Aix-en-Provence autant que sa gouvernante (« Le Tour d'Ecrou » de Britten) l'a troublé. Sa Folie (« Platée » de Rameau) a fait se gondoler l'Opéra Garmier et sa Jenufa (Janacek) a bouleversé l'Opéra de Bordeaux. Du rire aux larmes, Mireille Delunsch peut tout : chanter, bien sûr, mais aussi penser l'opéra. La soprano revient ainsi dans la maison aquitaine à l'affiche de deux productions très prometteuses, deux nouvelles aventures : la prise de l'imposant rôle-titre de « Salomé » de Richard Strauss, et la mise en scène des « Dialogues des Carmélites » de Poulenc. Au lieu de se reposer sur des lauriers fièrement portés depuis longtemps et se satisfaire de quelques opéras valorisant sa longue voix et ses talents de comédienne, la chanteuse additionne les expériences, élargit son répertoire et son horizon. « Je ne sais pas faire autrement, confie-t-elle. Cela ne relève d'aucun calcul, d'aucun plan de carrière. Je n'ai aucun ego vocal et je n'ai jamais entrepris ce métier avec la volonté de chanter tel ou tel rôle. Sans doute par manque de confiance. »

Si elle est aujourd'hui une des cantatrices françaises les plus célèbres et les plus polyvalentes, Mireille Delunsch a commencé modestement sa vie musicale et a suivi un parcours atypique. « J'ai eu la chance d'avoir des parents qui pratiquaient le chant en amateur à Mulhouse, ma ville natale. C'est d'ailleurs au sein du chœur de l'opéra municipal qu'ils se sont rencontrés. Mon père avait découvert l'univers lyrique grâce à un ami et s'en est vite passionné. » Mireille doit ainsi son prénom à l'opéra de Gounod. Après des études à Strasbourg de piano, de saxophone, de chant et de musicologie, elle enseigne en collège tout en donnant des leçons de chant pour payer celles qu'elle reçoit. Elle débute ensuite comme professionnelle à l'Opéra du Rhin (Mous-sorgski, Wagner) avant de se faire remarquer dans le rôle de Marie dans « La Basoche » de Messager. Mais c'est à la fin des années 1990 qu'elle additionne les succès et devient indispensable : Mélisande de « Pelléas et Mélisande » de Debussy avec Jean-Claude Casadesus en 1997, Poppée dans « Le Couronnement de Poppée » de Monteverdi à Aix-en-Provence en 1999. Et elle ne refuse pas les paris de la musique contemporaine : « Lady Sarashina » de Peter Eötvös à Lyon, « Yvonne princesse de Bourgo-gne » de Philippe Boesmans à Paris.

La soprano fascine par son exceptionnelle envergure dramatique (Armide de

Mireille Delunsch, cantatrice pas si folle

Gluck ou Donna Elvira dans « Don Giovanni » de Mozart, par exemple), sa force de tragédienne, sa voix onctueuse et colorée, sa diction et sa capacité à s'adapter, tel un caméléon, aux œuvres, aux chefs, aux metteurs en scène, au style. « Sans doute est-ce mon caractère alsacien bête et discipliné qui me l'a permis. Je ne juge pas ce que je ne peux pas voir puisque je suis sur scène. Bien sûr on sait très vite si le spectacle va fonctionner ou pas. Mais ma responsabilité est de faire jaillir la musique et le texte nés de l'émotion du personnage, de conserver une cohérence à son cheminement émotionnel. Il faut pour cela de la souplesse et, surtout, être heureuse de chanter. Sinon, vous ne pouvez pas. Je me souviens qu'à mes débuts il m'arrivait de monter sur scène avec l'envie de pleurer. C'était terrible. »

Du baroque à Wagner via Poulenc Monteverdi, Rameau, Gluck, Mozart, Boieldieu, Meyerbeer : Mireille Delunsch a participé à de nombreux triomphes avec le chef Marc Minkowski. « Nous partageons une fraternité de folie, une boulimie de découvertes, une volonté de lire la partition d'un œil neuf. » Ensemble, ils ont notamment contribué à ce qui restera comme une des plus éclatantes réussites de l'Opéra de Paris dans le répertoire baroque : « Platée » de Rameau. Dans cette histoire loufoque et impitoyable d'un batracien sûr de son sexe et amoureux de Jupiter, elle incarnait la Folie, celle qui vient dérégler le cours des

événements. Le cheveu hirsute, le regard illuminé et l'autorité inflexible, elle prenait possession en quelques secondes du plateau, de la salle et même du chef (à revoir en DVD). « Cette production fut le résultat d'une conjonction heureuse de volontés enthousiastes. Laurent Pelly, le metteur en scène, faisait de la musique, et Marc Minkowski, le chef, du théâtre. J'avais pour ma part beaucoup apporté à l'élaboration de mon rôle. Quand tout réussit à ce point, les artistes vivent un moment exceptionnel. Mais il faut tellement peu pour que tout se plante... »

Malgré cette fragilité de l'art lyrique, Mireille Delunsch avoue envisager sa première mise en scène d'un spectacle où elle ne paraît pas, avec beaucoup moins d'anxiété qu'un nouveau rôle. « J'aborde la mise en scène tout simplement parce que j'ai un imaginaire très actif qui me tient jour et nuit. Mais je n'entreprends pas ce travail pour me venger de certains metteurs en scène ou pour exercer une quelconque autorité sur mes collègues. Je déteste les conflits et je n'ai jamais pu supporter les rivalités entre chanteurs. » Ces « Dialogues des Carmélites » de Poulenc, elle les connaît bien pour avoir déjà chanté le rôle principal, celui de Blanche. « Je pense qu'il faut éviter de trop dramatiser l'opéra à son début sous prétexte qu'il finit mal. Et je suis très heureuse de pouvoir disposer dans une telle œuvre d'une équipe entièrement francophone », explique la chanteuse que l'on sait si attentive au sens comme au rythme du texte et amoureuse de la langue française.

C'est pour transmettre une passion intacte et un art reconnu que l'artiste assume régulièrement la direction musicale de productions avec des jeunes chanteurs comme celle que propose l'Opéra-Comique en avril. « Ils savent chanter mais ils n'ont pas une réflexion théâtrale suffisante. Je m'attache alors à leur faire comprendre le rythme de la pensée par rapport à la musique et aux paroles et à les rendre autonomes vis-à-vis de la partition, donc plus réceptifs aux demandes du metteur en scène. »

Avec le temps, celle qui reconnaît ne pas être « l'enfant d'une seule chapelle » a senti sa voix gagner de la matière. « Elle est plus solide qu'il y a dix ans mais réclame plus de temps pour se chauffer. Le répertoire baroque lui permet de conserver sa jeunesse car elle exige une grande souplesse. » Des envies ? « Reprendre des rôles que j'ai abordés trop jeune comme « Faust » de Gounod ou « Eugène Onéguine » de Tchaïkovski. Et puis chanter davantage de Wagner. « Tristan et Isolde » : il n'y a rien au-dessus. » On a hâte. ■

OFF

Votre addiction de week-end ?
 Je ne connais pas les week-ends et je déteste ça !

Une musique pour entrer en transe le lundi ?
 Wagner, Wagner et Wagner.

Un chef-d'œuvre qui vous endort ?
 Aucun, ou alors ce n'est pas un chef-d'œuvre, c'est même à ça qu'on le reconnaît...

La pièce honteuse de votre vestiaire ?
 Une robe que je me suis faite à quatorze ans mais que je ne puis pas jeter.